

Les deux regards

Jean-Yves Roy

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, J.-Y. (1979). Les deux regards. *Liberté*, 21(6), 24–32.

Les deux regards

JEAN-YVES ROY

Moi qui n'ai surtout pas d'affinité particulière avec la critique littéraire, j'éprouve, je dois le confesser, au moment d'aborder ce livre d'un ami, un malaise profond.

D'abord parce que le livre est beau. Et par là intouchable, ou presque. Mais peut-être surtout parce qu'après l'énoncé d'une telle parole, il y a bien peu à dire : qu'à faire silence pour qu'enfin parle une âme invitée par le texte à se manifester.

Dans un même mouvement, cependant, me vient une envie presque irrépressible de discuter. Une palabre, que je croyais éteinte, s'éveille peu à peu. J'imagine des heures éternelles où l'on débattrait de l'humanité entière. En profondeur, sans doute, puisque nous y dirions des choses qui nous concernent, mais en superficie, aussi, du moins à certains yeux, puisque selon toute vraisemblance nous ne réglerions surtout rien. Que nous parlerions pour parler. Pour découvrir du vrai dans le rythme posé des silences et discours : dans l'intériorité d'une préoccupation en apparence planétaire.

Le livre est beau, donc, comme je le disais. Fait justement de ces silences et de ces paroles entremêlés. Fait de ce temps précieux qu'on donne à la pensée pour s'ajuster sans cesse. De ces pauses nécessaires à l'assimilation d'une idée neuve. De ces phrases denses qu'il faut relire, non qu'elles soient trop ardues mais que leur construction témoigne d'un pensez-y bien. Le livre est à garder à son chevet : la langueur

de la nuit naissante nous ouvre plus à sa lumière que le brou-haha du jour. Le livre m'accompagne ainsi depuis des mois. Je ne suis même pas certain de l'avoir lu en son entier. Peut-être. Mais il est des pages en revanche sur lesquelles je médite cent fois. Que je m'approprie en ce qu'elles me questionnent.

Le temps, le rythme, l'allure, la gestuelle même de ce livre font contraste avec l'urgence quotidienne. Même au plan strictement artisanal, ces pages jaunies, ces folios qu'il faut découper à la main, cet imprimé qu'on a su respecter d'une marge généreuse : tout cela fait violence au livre d'industrie où l'encre productive envahit tout l'espace de papier gris et terne. Je ne sais pas qui a fait cette maquette d'un sobre classicisme, mais Vadeboncoeur a certes trouvé là un lecteur très respectueux. Un lecteur, semble-t-il, réconcilié avec le fait que le Moyen Âge n'imagine pas qu'on signe une cathédrale.

*

La beauté de ce texte, toutefois, déborde largement la facture du livre et la texture que la phrase donne aux mots : elle naît d'abord et avant tout de la générosité manifeste d'une énonciation sans cesse courageuse. De l'aveu initial d'une déception qui fait douter de la vie à l'admirable prose tant sur Rousseau que sur Mozart, c'est une recherche pleine à la fois d'intimité et de pertinence sociale qui se poursuit. Du constat d'incapacité du socialisme à produire une thèse humanisante du collectif à celui de l'échec de nos pédagogies, c'est la même quête qui traverse l'écriture d'un homme dont l'espérance aurait du poids. Ou dont l'espoir n'éviterait plus l'inscription dans le temps d'une diachronie.

Dire que le syndicat a produit un discours capitaliste en Occident ; critiquer, même avec rigueur, les tenants et aboutissants de l'esthétique ou de l'éthique matérialiste, voilà qui resterait un sujet polémique ou alors fort académique. L'auteur procède par un biais autrement convaincant : il formule une question complexe, multiple, suffisamment profonde pour donner souffle à son écrit. Où est l'amour ? demande-t-il. Où est l'amour suprahumain, cet au-delà par où l'on sait que l'homme est essence et destin ? La question étant juste et percutante, le texte porte ses propos avec vigueur. Nous sommes amenés à réfléchir.

A cette question, bien sûr, Pierre Vadeboncoeur refuse de répondre. C'est là aussi courage et conviction. Il allègue simplement que l'art, le destin, la musique ou l'écriture fournissent possiblement à ce second regard sur l'homme, ce regard depuis la distance bienveillante d'où l'amour est possible, fournissent à ce second regard, donc, une sorte de possible prétexte. Un entre-lieu, un liséré, une troisième ardoise qui n'est ni le quotidien matériellement banal ni l'au-delà d'une vision relative et par là absolue, mais représentation par où l'autre regard qui serait conscience aimante d'une trajectoire sensée peut émerger. Qu'elle soit roman, cantate ou fusain, cette oeuvre d'art propose à l'homme de s'élever jusqu'à la perception de sa destinée. De s'assumer peut-être ; d'éprouver en tout cas une sorte de solidarité qui en même temps soit réconciliation avec la solitude.

La question se répercute à l'infini. Elle n'a fini ni de nous étonner ni de nous être extrêmement présente. Elle éclaire à tout le moins tout un pan de la démarche de cette époque.



La question de Vadeboncoeur, celle de la quête d'un second regard s'entend, celle également de la bienveillante conscience d'un destin sublime prend, entre autres, un sens tout particulier pour peu que l'on considère les littératures actuelles. Celles, surtout, qui marquent le procès de notre pensée ou paraissent en tout cas le marquer. De ces littératures, il faut bien avouer qu'en dehors de très rares exceptions, elles ne sont guère sublimantes.

Tout se passe au contraire comme si, loin de sentir l'urgence d'énoncer l'aspiration, les auteurs actuels, c'est-à-dire ceux qui influencent, éprouvaient la nécessité de recenser les bassesses et perversités de notre humaine trajectoire.

De Musil à Réage, ou de Bataille à Soljenitsine, c'est la même expérience-limite, paradoxalement, qui se met en scène. Celle du sadisme, pourrait-on penser, ou celle de la recherche inquiète de ce moment enfin privilégié où commencer à être. De cet espace de lucidité qui donnerait à l'existence un poids. Ce qui est évident, à tout le moins, c'est que l'extase ici ne survient pas d'une rencontre avec l'au-delà mais bien d'une

confrontation avec la déchéance, le désespoir, le crime ou l'épreuve d'infinie solitude.

Ce sera dans la prison ou au fond de l'asile à enfermer les fous que Foucault trouvera inspiration. Camus plaidera l'absurde. *The Holocaust* ou *Roots*, chez nos voisins du Sud, fonderont l'essentiel de leur propos sur une violence qu'il faut sans cesse re-disséquer, se ré-approprier.

L'orgasme de Bataille ou la plage tout ensoleillée d'Albert Camus nous confortent assez peu dans toute cette dramatique. Même Bernanos, même Mauriac ou même Malraux qui, à des titres fort divers, n'étaient pas insensibles à la dimension religieuse ou reliaante du phénomène humain, n'évitent pas ce passage au morbide pour étayer leur dire. Le Miller des *Tropiques* ou le Sartre de *la Nausée* devraient sans doute s'ajouter à cette liste forcément liminaire. Et, d'un certain point de vue, l'on pourra dire qu'on a produit de l'écoeurement, qu'on a vomi une décadence pressentie viscéralement. Les auteurs du sublime, ceux qui refusaient de s'aligner à la suite de Zola ou même d'Anatole France, ont été fustigés comme doucereux ou peu conscientisés. Le scepticisme est une nouvelle rigueur. Le réalisme doit empreindre l'oeuvre : la marquer jusqu'à ce que soit impossible la dénégation du mal humain. On a pris, depuis le début de ce siècle, toutes les astuces de représentation. Du simple délabré au pervers polymorphe : tout y passe. Le totalitarisme est en question quelle que soit son origine. Garcia Marquez nous dépeint le village ou le despote avec la même conviction.

L'aspiration, c'est manifeste, a cédé tout l'espace à un procès. Le livre, au XX^e siècle, est devenu une sorte de permanence de Nuremberg. Tout se passe comme si, dans la confusion générale, l'amour avait provisoirement perdu sa place de choix. Avant de déborder sur la grandeur humaine et sur l'espoir de son destin, l'urgence pressentie consiste à évaluer les limites de tout extrémisme. On a, à laver en famille, le linge sale d'un siècle qui n'a guère connu la paix. L'atome pèse lourd sur la plume des écrivains. Et l'immoral se doit d'être observé sans fausse pudeur.

Or les procès, pour être parfois historiques, ne sont jamais, en soi, vecteurs d'histoire. Ils sont au contraire tenta-

tive acharnée de suspension du temps. Retrait. Retraite. Ce qui nous mène plutôt abruptement à l'un des constats permanents qui ponctuent l'écriture des *Deux royaumes*, à savoir : l'anhistoricité de notre temps.

On balaie, affirme Pierre Vadeboncoeur, Mozart, Beethoven, Claudel ou Voltaire du revers de l'esprit, comme si, dans une compression subitement devenue possible de l'espace diachronique, tout cela perdait pied ou sens.

Il est assez probable que, dans cette recension de la déchéance, le besoin resurgisse d'un éclatement profond. On est incapable à ce jour, semble-t-il, d'espérer à la fois comprendre Hitler ou l'injustice sociale et conserver une foi inébranlable dans les prémisses antérieures de l'Absolu.

Cet éclatement se préfigure à sa limite extrême dans le *Finnegan's Wake* de Joyce. Il se dompte ou se réconcilie avec l'humain dans les temps surréels de Queneau ou de Vian. Ou encore dans l'opacité multiple du cri d'un Réjean Ducharme. Claude Gauvreau ou André Breton seraient, de ce point de vue, d'autres illustrations de cette recherche d'un départ neuf : d'une possible transcendance du réel à compter d'un espoir du surréel. Les mots, en se déconstituant, chez Joyce par exemple, ou en se métonymisant comme chez Vian, nous renvoient à l'histoire ratée ; nous forcent à la conscience d'une continuité qui, peut-être, n'est qu'écroulée.

Evidemment, Mozart est à cent lieues. Trop cohérent peut-être : trop absorbé dans l'harmonie d'une continuité en apparence trop peu inquiète. Et, des anciens, ce sont certainement les auteurs du XVIII^e siècle qui retiennent le plus l'attention : Voltaire, Rousseau, Diderot ; leur écoeurement ou leur sarcasme nous sont plus familiers que le lyrisme d'époques diverses. Rabelais lui-même gagne de la cote dans la mesure où l'on perçoit au festin de Pantagruel une rage dévorante contre un ordre établi : une soif de désordre qui nous est pertinente.

En ce qui a trait, toutefois, à cette même anhistoricité, l'opinion proposée par Pierre Vadeboncoeur, selon laquelle l'aspiration actuelle serait axée sur le futur au détriment d'un passé simplement renié, cette opinion, dis-je, paraît discutable. Non pas qu'il soit ici question de prétendre que

l'univers actuel est à l'écoute du passé historique mais plutôt de se demander s'il est tellement plus à l'écoute du futur.

Du futur historique, s'entend, c'est-à-dire d'un futur qui serait aboutissement d'une continuité, d'une trame projetée en avant.

Personnellement, je serais enclin à mettre en doute l'intérêt pour un tel futur. Le futur dont on parle, ces années-ci, est plus un à-venir. Il appartient au monde technologique, c'est-à-dire à une pratique capable de développements mais moins d'inscription historique du geste. Le rêve de l'électronique, c'est que « la matière nous étonne, le progrès nous déborde ». Il faut penser une prévisionnelle pour tenter tout au plus d'imaginer l'à-venir. Construire des scénarios de croissance pour tenter de suivre l'évoluant technique. Mais la prévisionnelle n'est pas, dans son inspiration, méthode d'histoire.

Et une certaine forme d'inculture actuelle, c'est-à-dire de colère contre la structure acculturante, relève beaucoup plus, selon Christopher Lasch par exemple, de la scotomisation de toute temporalité dynamique, du futur signifié comme du passé signifiant. Christopher Lasch n'emprunte pas le biais linguistique, c'est sûr ; il repère plutôt comme fautives les prémisses cliniques d'un monde de narcissisme et d'apitoiement perpétuel : un monde qui glorifie la souffrance et le voyage intérieur par où l'autre s'oublie et avec lui toute conscience du destin et de l'histoire. Mais, en un sens, il désespère plus encore que Pierre Vadeboncoeur du sens de nos temporalités actuelles. Il nous renvoie à l'expérience quotidienne d'un présent manifestement sur-investi, désinséré de sa racine et de son espoir.

Il ouvre, d'un autre point de vue, et c'est ce qui nous intéresse, la même question que Pierre Vadeboncoeur. Où est donc, entre-temps, passé le temps ?



Le procès féminin de l'actuelle situation sociale, celui de la dissidence aussi, de même que celui des diverses minorités, paraissent en ce point converger. L'histoire est vue comme le lieu d'un flouage inacceptable. Le regard au miroir est d'importance primordiale. On ne m'a pas aimé, je me plains pour

décider ensuite de m'aimer. Puis d'imposer à l'autre ce que je crois que je suis.

Le roman perd sa place. L'iniquité, du moins celle qu'on éprouve, occupe l'espace. On produit peu de littérature ; l'ère est au plaidoyer. Robbe-Grillet ou Duras, l'expérience de la psychose, l'acharnement analytique, au bout des perversions et de la névrose humaine. L'honnêteté commande l'aveu au risque du vertige. L'épopée n'a plus lieu.

Il est sûr que Claudel, Péguy, Mozart ou Beethoven, dans un pareil contexte, ne sont guère à nos avant-scènes. Et Pierre Vadeboncoeur nous le rappelle avec ce que, tout simplement, j'appellerai de l'amour. Et son livre est touchant.

Peu à peu, en relisant les belles pages de ces *Deux royaumes*, un souvenir de lecture ancienne me revenait à l'esprit. Non pas que le style de l'essayiste d'ici me rappelât celui de l'autre essai auquel, insidieusement, je faisais place en ma mémoire ; mais quelque chose des questions de Pierre Vadeboncoeur me ramenait à une autre question, celle d'Arthur Koestler dans bon nombre de ses essais, en particulier dans *Le Yogi et le commissaire*.

Ces deux personnages koestlériens, c'est-à-dire le yogi méditatif et aspirant à la transcendance, et le commissaire résolu à résoudre du monde les plus percutantes difficultés par l'instrument de sa seule rationalité, ces deux personnages, dis-je, s'opposent clairement autour d'un axe d'intériorité/extériorité qui, dans le dernier livre mais aussi dans les essais antérieurs, voire les récits de Pierre Vadeboncoeur, se révèle extrêmement prégnant.

Au premier regard, en effet, cet homme d'action qui a soutenu pendant longtemps que la manoeuvre politique pouvait éventuellement transformer l'homme se trouve lui-même transformé par un regard intérieur : par une recherche qui, pour réfléchir le collectif, ne se range pas moins dans la perspective du yogi.

L'Inde, à ce titre, avait marqué Koestler. Et les prétentions à la paix de ce pays, et la recherche de l'espace tibétain, et la méditation constante... Les autres peuples, si on accepte une telle caricature, faisaient la guerre, ou pensaient des économies, des politiques... L'Inde priaït.

La dialectique est, en tout cas, à cent lieues de la banalité. Elle nous ramène, tout particulièrement, à la problématique chrétienne de l'espoir et du salut. L'homme peut-il seul déborder sa violence et sa perversité ? Les chrétiens disent que non : que sans le recours au plan divin, nul espoir n'est possible. La vérité ne saurait se trouver qu'au Royaume intérieur d'une communion au plan Divin. Le Commissaire est homme de procès. Il cherche le moment de la faille. Il croit ou se convainc de croire au potentiel de la rationalité absolue. Au besoin, se méfiant de lui-même, il invente une machine à produire d'impeccables rationalités. Pour que l'erreur, précisément humaine, ne vienne pas se glisser dans l'âme de ses raisonnements.

Beethoven et Mozart, l'on se doit d'en convenir, sont subversifs au cœur de ce procès laïc. L'attraction interplanétaire aussi, dont Pierre Vadeboncoeur rêve qu'on puisse l'utiliser à régénérer l'attraction entre humains.

Après vingt-cinq années de commissariat, il faut bien le constater, un peu ambivalent, le yogi revoit le jour, plus dégagé du commissaire encore que dans ses oeuvres antérieures, plus libre de pensée encore que celui que déjà on nommait penseur libre. Faut-il dire — et sans calembour — qu'il s'agit là d'un don du ciel ?



Il serait certes un peu sommaire, toutefois, de réduire le discours des *Deux royaumes* à une simple apologie du personnage yogien. Le titre déjà indique une duplicité. L'oeuvre antérieure aussi. Koestler, par une nécessité pédagogique, a trop polarisé sans doute un débat qui nous est, à tous, fondamental : qui nous tenaille : intimement. Nous sommes tous, à des degrés divers, à la fois commissaire et yogi. Et Claudel, en ce sens, mérite d'être resitué dans son ambivalence. Autrement le clivage devient quasiment frauduleux. Nietzsche et même Kierkegaard, au plus creux de son *Traité du désespoir*, sont aussi espérance. Il faut aimer l'homme, en attendre trop peut-être, pour à ce point le malmenier.

A Nuremberg, le procès ne s'achèvera jamais. C'est la cacophonie à ne pas achever.

Bataille souhaite un être qui aille au bout de son destin. Soljenitzyne ne dénonce pas que l'atrocité du camp : c'est sa propre lâcheté qui devient, au fond de son archipel, personnage à aimer puis à dépasser.

Garcia Marquez plaide la liberté derrière ces tyrans enfermés dans leurs abus de pouvoir.

Et je n'ai jamais cru que Pauline Réage ait souhaité l'avi-lissement de la femme.

Le procès reste ouvert. Et l'espoir cherche sa formule. Les avocats, peut-être, en viendront à quitter la barre. Des enfants, c'est possible, seront invités à nous dire les jouets qu'ils espèrent.

Mais je ne suis pas certain que, de Claudel jusqu'à Musil, il n'y ait pas une profonde continuité. Il est vrai qu'en photographie, le négatif est toujours difficile à lire, qu'on ne peut jamais qu'y deviner l'image définitive. Mais cette difficulté n'exclut en rien le tirage de l'épreuve.

Les Deux royaumes m'apparaissent, finalement, comme le signe d'une autre chose. Comme le geste avant-coureur, peut-être, d'une nouvelle étape de notre long procès.

L'écoeurement, quelque part, commence peut-être à se faire moins violent. Des élaborations, peu à peu, d'une tentative nouvelle, réinscrite dans l'histoire cette fois, commencent à s'entrevoir. Quelques écrits portants, de-ci de-là, nous ren-voient au projet de civilisation.

Le Yogi qui écrit *les Deux royaumes* appartient manifestement à cette relance de l'espoir, à cette avant-garde d'une histoire à retrouver. Ou qui entreprend de se retrouver par un nouvel accès aux documents premiers. Si l'on pense par exemple à *Montaillou* de Le Roy Ladurie mais aussi à la harpe celtique d'Alain Stievel.

Les Deux royaumes — et tout à coup cette qualité lui devient cohérente — est écrit étrangement, comme une longue préface plutôt qu'à la manière d'un livre franchement porté. Cette préface nous interroge, au fond, sur l'oeuvre qui va suivre, sur l'histoire qui renaîtra peut-être, sur l'oeuvre qui va s'engendrer, chez Pierre Vadeboncoeur lui-même, bien sûr, mais aussi dans une civilisation qui a profondément envie, je crois, de renouer avec un regard autre.